

Mario Benedetti, Le silence du souffle

Le livre de poèmes de Mario Benedetti, paru en 2013 chez Mondadori, *Nel silenzio del fiato*, confirme la maîtrise et l'originalité de cette voix dans l'ensemble du monde littéraire italien. Une qualité rare de Benedetti est, dans le lyrisme comme dans la réflexion sur son propre arrière-pays poétique (*Matériaux d'une identité*, 2010), son refus du bavardage, sa discrétion : non pas solitaire mais toujours prête à la rencontre (ses textes sont parfois mis en musique), accueillante pour les plus jeunes, en un temps difficile où il vaut mieux multiplier les occasions de paraître et d'intervenir médiatiquement sur des sujets divers, bien en accord avec l'habileté éclectique de certains polygraphes de doxa pré- et post-berlusconienne (fort bien accueillis en France). À l'inverse le silence, la simplicité déroutante du vocabulaire, l'inclusion du parlé et des raccourcis méditatifs, quelquefois la légère inflexion régionale (voir plus bas la fin de « Qu'est-ce que je dois regarder... »), et la présence constante d'un(e) autre, d'un interlocuteur – ici la mère morte –, seraient des caractéristiques de cette écriture capable de concilier secret et plain chant, introspection et dialogue, que cet échange soit particulier ou grand ouvert aux courants contradictoires dont est traversé notre monde occidental. Y compris à l'oralité du *slam* et des messages électroniques, comme greffés sur la mémoire rémanente, forcément douloureuse, de la culture personnelle, intime, familiale et collective (le film d'Antonioni, *Femmes entre elles* dans le quatrième texte). Il y a surtout, dans cette voix retenue, parfois au bord du laconisme – comme dans son précédent recueil *Peintures noires sur papier* (présenté ici même en 2010) –, l'acceptation tranquille de la dimension d'un souci éthique, et surtout de son pendant du *pathos*, vu trop souvent comme grandiloquence alors qu'il peut, ici en tout cas, n'être qu'une simple manière d'activer la communication littéraire, à savoir, pour tous, la composante dialogique et "transitive" d'une poésie lyrique non sentimentale (Rimbaud aurait dit : non subjective), encore praticable dans la cité. Précieuse parcimonie, en ces époques d'incontinence.

MADRE / MÈRE (inédits)

Madre che non mi ascolti,
madre che mi proteggevi,
madre di tre figli diversi.

La cera in cui dormivi
sotto la fiaccola per vederti adesso ancora
consumarti, e spegnersi in tutti i miei occhi
(3 ottobre 2011)

Mère qui ne m'écoutes pas,

mère qui me protégeais,
mère de trois enfants différents.

La cire dans laquelle tu dormais
sous la torche pour te voir maintenant encore
te consumer, et s'éteindre dans tous mes yeux.
(3 octobre 2011)

Le parole non sono per chi non c'è più.
Si commuovono e possono dire il viso morto.
Gli occhi erano quelli che mostrava,
il vestito sepolto quello visto altre volte.
Vedere che non ci sei più, non dire niente.

Les mots ne sont pas pour qui n'est plus.
Ils s'émeuvent et peuvent dire le visage mort.
Les yeux étaient ceux qu'elle montrait,
l'habit enseveli celui qu'on avait vu avant.
Voir que tu n'es plus, ne rien dire.

[autre version publiée dans 'Poezibao' 8 déc. 2011 – Ensemble
consacré déjà à la mère du poète]

Cosa devo guardare per sentire che non è così vero,
e riuscire a spostarti nelle faccende di casa,
a rispingerti lungo le strade. E tra le righe
vicine dei capelli guardo i sentieri del sottobosco
ingiallito. E riesco a vedere i vicoli di Napoli,
gli anni Trenta, i gatti, le gonne lunghe di una ragazza.
E tu mi dici: tu lo sai che è vero, tu resta forte e sereno,
quanti giorni hai davanti! Io sono morta di lunedì,
tu sei arrivato a guardarmi, ero una cosa vestita
con l'abito blu che mi avevi regalato e tutto il ricamo
del foulard. Così tanto elegante, così tanto bello.

Qu'est-ce que je dois regarder pour sentir que ce n'est pas si vrai,
et réussir à te déplacer dans les travaux domestiques,
à te pousser de nouveau le long des rues. Et entre les lignes
proches des cheveux je regarde les sentiers du sous-bois
jauni. Et j'arrive à voir les venelles de Naples,
les années Trente, les chats, les jupes longues d'une jeune fille.
Et tu me dis: tu le sais que ce n'est pas vrai, reste fort et serein,
combien de jours tu as devant toi! Je suis morte un lundi,
tu es arrivé à me regarder, j'étais une chose vêtue
de l'habit bleu que tu m'avais offert et toutes les broderies
du foulard. Si bien élégant, si bien beau.

[idem]

I sogni nelle imposte accostate
eravamo noi per te. Dopo la vita dei nonni
c'era la vostra, la mia, Roberto
e il campo, la casa, i soldi da mettere via.
E quel film *Il conte di Montecristo*, i rotocalchi,
la radio di qualche opera lirica,
dei canti napoletani. Santa Maria Maggiore
a Roma dove sei stata fino alla guerra.
Io ho abitato qua e là, un terzo piano, un quarto,
di case dove hanno premuto i tuoi occhi.
Volevo diventare una maestrina,
chiedevi: Alessandra fa la maestrina?
Ora sono io a svuotare i tuoi sogni, dentro di me
ho sempre *Le amiche* di Michelangelo
Antonioni, dopo la scritta che dice Fine.

Les rêves dans les volets clos
c'était nous pour toi. Après la vie des grands-parents
il y avait la vôtre, la mienne, Roberto
et le terrain, la maison, l'argent à mettre de côté.
Et ce film *Le comte de Montecristo*, les magazines,
la radio de quelques opéras lyriques,

des chansons napolitaines. Sainte Marie Majeure
à Rome, où tu es restée jusqu'à la guerre.
Moi j'ai habité çà et là, un troisième étage, un quatrième,
maisons où s'appuyaient tes yeux.
Je voulais devenir une maîtresse d'école,
tu demandais: Alessandra fait maîtresse?
Là c'est moi qui vide tes rêves, au-dedans de moi
j'ai toujours *Le amiche* de Michelangelo
Antonioni, après le carton qui dit Fin.

Devo tenerlo per mano,
non vedo nessuno tenere per mano i bambini.
Vicino alla manica lunga del braccio
i suoi occhi liberi, e tante madri,
tanti cuccioli di cagne e mucche insieme ai vitelli
che dormono come i bambini.
Ora escono dai muri delle case, entrano
nella mano senza dolore.
Sono entrati nella mano come un suo osso.
Le madri sono così sole con i loro bambini.
I figli hanno solamente le nostre ossa.
Ma io nella mia vita non ho scritto nessuna poesia,
io nella mia vita non ho letto nessuna poesia.
E questa nessuno l'ha scritta, nessuno l'ha letta.

Je dois le tenir par la main,
je ne vois personne tenir par la main les petits.
Près de la manche longue du bras
ses yeux libres, et tant de mères,
tant de chiots de chiennes et vaches avec leurs veaux
qui dorment comme les enfants.
Voilà qu'ils sortent des murs des maisons, entrent
dans la main sans douleur.
Ils sont entrés dans la main comme un de ses os.
Les mères sont si seules avec leurs petits.
Les enfants ont seulement nos os.
Mais moi dans ma vie je n'ai écrit aucun poème,
moi dans ma vie je n'ai lu aucun poème.
Et celui-ci personne ne l'a écrit, personne ne l'a lu.

Trad. Jean-Charles Vegliante

Le recueil de Mario Benedetti d'où sont tirés ces poèmes, *Nel silenzio del fiato* ("Dans le silence du souffle"), est paru en 2013 chez Mondadori.

Voir d'autres traductions ici même, dans *Poezibao* (cité) et aussi, collectivement, dans le blog de CIRCE-Paris 3 <http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.com>